

Christian Topalov (dir.), *Les divisions de la ville*, Coll. «Les mots de la ville», 2003

Sylvie Tissot

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Tissot Sylvie. Christian Topalov (dir.), *Les divisions de la ville*, Coll. «Les mots de la ville», 2003. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°94, 2003. L'accueil dans la ville. p. 158;

[https://www.persee.fr/doc/aru\\_0180-930x\\_2003\\_num\\_94\\_1\\_2521\\_t1\\_0158\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2003_num_94_1_2521_t1_0158_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 23/04/2018

**Christian Topalov** (dir.), *Les divisions de la ville*, Coll. " *Les mots de la ville* ", Paris, UNESCO-Maison des sciences de l'homme, 2003.

Cet ouvrage s'inscrit dans le programme de la collection abritée par l'UNESCO et la Maison des Sciences de l'Homme : étudier la ville à partir des mots. Toutefois, et même si une partie importante des contributions s'y attarde avec minutie, l'objet étudié ne se limite pas au langage. Ou plutôt, on constate, à lire cet ouvrage, que les mots constituent une entrée privilégiée pour comprendre l'espace urbain et ses enjeux. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils ne forment pas une réalité séparée du monde social : ils sont aussi, comme l'explique Christian Topalov en conclusion, des « formes de l'expérience » de la ville, mobilisés par ceux qui y vivent, s'y déplacent, l'étudient et/ou souhaitent la changer. Ces catégories méritent, à ce titre, qu'on étudie leur genèse, leurs usages, et leur circulation.

Le caractère heuristique de cette approche est confirmé par les travaux réunis dans l'ouvrage, qui, pour nombre d'entre eux, se penchent sur des moments de réforme de la ville, situés dans la période des Lumières (première partie), dans la période coloniale du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle (deuxième partie), ou dans une période contemporaine marquée par les explosions urbaines. Les nouvelles divisions (et donc les nouvelles désignations) des espaces apparaissent alors comme des éléments de vastes opérations de réorganisation de l'administration de la ville.

Il ne s'agit pas seulement, en s'attardant sur les mots, de trouver des indices de ces changements, mais de comprendre comment les mots sont mobilisés dans les entreprises réformatrices. Celles-ci sont menées en imposant certaines formes de classement du territoire, qui correspondent à certaines formes d'administration. Les mots opèrent ainsi des coups de force. C'est le cas par exemple des douze nouvelles circonscriptions mises en place à Naples en 1779. Désignées par ce nouveau mot, *quartieri*, elles vont s'imposer à toutes les administrations. Brigitte Marin dans son travail sur les villes italiennes du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, analyse ce nouveau découpage et ce nouveau lexique en les mettant en relation avec l'affirmation du pouvoir monarchique contre des institutions indépendantes comme la

noblesse, traditionnellement organisée en *ottine, seggi* ou *piazze*.

Pourtant, en travaillant sur le langage quotidien et pas seulement sur les mots de l'administration, les différentes contributions soulignent la fragilité des entreprises réformatrices. De multiples résistances leur sont opposées, comme le montrent les toponymes du Bombay de l'époque coloniale. Si les Britanniques ont anglicisé des noms indiens (« Khambala », dont les colonisateurs ont du mal à prononcer la première consonne, devenant « Cumbella »), les Indiens, en retour, « remplaçaient des noms anglais par des noms indiens » se réappropriant ainsi l'espace. « Town Hall » devient « Tondal » et « Church » « Deval », c'est-à-dire temple : « façon pour les Indiens d'interpréter cette institution chrétienne au sein de leur propre culture », explique l'auteur, Preeti Chopra. Autant de comportements par lesquels se marque la (micro) résistance à la colonisation, comme cette façon d'appeler la statue du marquis de Cornwallis (une des premières de la ville) « petit temple » (*Chota Deal*), auquel les indigènes rendaient un culte « à la consternation des Britanniques », écrit encore l'auteur.

La portée de l'ensemble de ces contributions est soulignée en conclusion. L'histoire des divisions de la ville apparaît comme un élément majeur du mouvement de rationalisation des sociétés modernes étudié par Max Weber. La ville moderne s'impose contre un « ancien régime spatial » longtemps prédominant en Europe et aux Amériques ; elle a pour caractéristique de n'être plus appréhendée comme un ensemble de villes juxtaposées, mais comme une unité homogène sur laquelle sont appliqués des découpages spatiaux abstraits : ce sont par exemple les quartiers qui s'imposent en Italie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle contre les divisions anciennes étudiées par Brigitte Marin. Les quartiers ne fonctionnent plus selon le statut social et les privilèges politiques ; ils ne sont plus ces institutions autour desquelles s'organisent des réseaux personnels. Ce que l'on voit apparaître au XVIII<sup>e</sup> siècle, en Italie mais aussi dans d'autres villes européennes, c'est une redéfinition des divisions sur la base du territoire. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas dissociable de l'avènement d'un nouveau régime politique (mise en équivalence des administrés sur un territoire) et économique (liberté de circulation des hommes et des

personnes, au moins en théorie).

Cette perspective ne conduit pas pour autant à fondre la diversité des lieux et des moments étudiés dans l'unité d'un mouvement linéaire. L'approche même du livre, constitué d'enquêtes minutieuses sur des sites très différents (pays occidentaux, Afrique, Asie, Amérique), l'en empêche. De sorte que ces sauts dans le temps et dans l'espace, s'ils exigent une lecture attentive, apparaissent extrêmement féconds. Ils constituent autant de mises à l'épreuve de la méthode adoptée. Ils permettent de dégager des tendances communes. Mais surtout, ces travaux, en accordant une large place aux hésitations et aux résistances, insistent sur le fait que, si une nouvelle manière de se représenter la ville s'impose peu à peu, ce consensus passe par une succession de luttes et d'affrontements jamais achevés.

Sylvie Tissot

---

**Frédéric Boyer**, *La Bible, notre exil*, Paris, P.O.L., 2002.

À la rentrée littéraire de 2001, une nouvelle traduction de la Bible est lancée par les éditions Bayard (et Médiaspaul au Québec) à grands renforts de publicité. Ce pavé de plus de 3000 pages, élégamment présenté, vise un public plus large que celui des confessions. Il est le fruit de plusieurs années de travail ayant associé une vingtaine d'écrivains, poètes et dramaturges contemporains avec autant d'exégètes professionnels, croyants d'obédiences diverses (chrétiennes, juives, etc.) ou non croyants. Retrouver la polyphonie de l'œuvre plurielle, dépoussiérer les mots recouverts par les traditions religieuses, user de toutes les ressources syntaxiques de l'écriture actuelle pour redonner souffle au texte antique : autant d'objectifs pour combler le déficit littéraire des traductions françaises au regard de la célèbre traduction de Luther qui refonda la langue allemande au XVI<sup>e</sup> siècle ou de la King James Version pour la langue anglaise au XVII<sup>e</sup> siècle. La consigne donnée aux écrivains et aux exégètes, accouplés en « binômes traducteurs », était d'accorder la plus grande liberté de re-création aux premiers tout en laissant le dernier mot aux seconds, rigueur philologique oblige.

La presse n'a pas tardé à faire des gorges